

1-1965

LE DRAME DU CONGO - 1964

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cor-unum>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

(1965). LE DRAME DU CONGO - 1964. *Cor Unum*, 2 (1). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cor-unum/vol2/iss1/3>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cor Unum by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LE DRAME DU CONGO - 1964

Le P. Pierre Le Bihan, de la Province de France, est un des volontaires qui se sont offerts pour la mission du Congo à la suite du massacre de Kongolo. Il est aujourd'hui Premier Assistant du District. Il nous a envoyé un rapport sur les terribles épreuves qu'ont eu à supporter les confrères de Kindu pendant les trois mois de l'occupation muléliste jusqu'à leur libération le 2 novembre 1964. Nous donnons ce rapport tel quel sauf omissions de certains détails de moindre importance. Dans son réalisme et sa simplicité, il dépeint bien le drame qu'ont vécu nos confrères avec tant de courage et de foi.

Le rapport explique que quand les mulélistes ont avancé d'Albertville vers Kasongo, les missionnaires qui s'y trouvaient, ont fui à Kindu. Et il continue:

...Pour recevoir des confrères, Pères Blancs, Sœurs, Frères étrangers et congolais, nous préparons des chambres chez nous — deux lits par chambre — et au dortoir du collègue. Mais les religieux embarqués sur les camions de la COTONCO se laissent conduire vers Kabinda.

Personne ici ne pense à une menace sérieuse sur Kindu. Des diplomates étrangers sont venus en compagnie du colonel de Stanleyville: des mesures ont été prises, l'avance des rebelles va être bloquée, les tribus vont être armées pour se défendre.

Malgré les assurances, Monseigneur tient à évacuer les Sœurs de Kindu, européennes et congolaises: ce qui est fait le dimanche 19 juillet, vers Busumbura. Tout semblant alors rentrer dans l'ordre, Monseigneur, qui remettait de semaine en semaine son voyage en Europe, nous quitte le mardi matin 21 juillet. C'était le dernier avion...

Le même jour, le bruit nous parvient que Kasongo est occupé et que les soldats ont lâché pied. L'après-midi, panique! les mulélistes sont sur la rive droite du fleuve. Oui ou non?... Il avait été prévu qu'en cas de besoin, un bateau leverait l'ancre et que nous pourrions évacuer avec les derniers techniciens étrangers. Mais les techniciens eux-mêmes ne croient pas au danger.

Au matin, quelques coups de feu en haut de la ville. A ce moment, sortent de partout des bandes d'émeutiers locaux, avec peut-être quelques mulélistes qui ont passé le fleuve en amont. La ville est prise et le bac va chercher sur l'autre rive „l'Armée de la Libération”.

Dès les premiers coups de feu, une bande se précipite vers la prison, libère les amis, abat les adversaires et les gardiens. Quelques balles atteignent la maison des Frères. Puis, la bande traverse la cour du collègue et attaque les Frères Maristes. Le Fr. Lucien doit déposer à terre ses lunettes, sa montre, son chapelet... il est abattu d'une balle à la tête. Le Fr. Alexis, frappé d'un coup de matraque à la base du crâne, reste sans connaissance. Le Fr. Edmond est emmené. La maison n'est pas pillée, mais saccagée: toutes les vitres volent en éclats, les meubles sont brisés. Chez les Sœurs, on saccage la chapelle.

De la mission, nous avons vu tomber le Fr. Lucien. Toute la matinée, des bandes de tueurs pourchassent les soldats cachés dans les fourrés de la rive et dans les cales des bateaux. Ils sont tués et jetés à l'eau. Les policiers sont pris chez eux et massacrés pour la plupart. On connaissait, depuis plusieurs semaines, une liste de notabilités à faire disparaître. Ce n'est pas 80 que l'on a massacrés, mais au moins 300; certains disent même 500. Tous les chefs de service, les intellectuels, ceux qui s'étaient fait une situation ou qui avaient su s'y prendre. C'est une fusillade continue dans toute la ville, et des cris de triomphe.

Rien encore à la mission, où nous sommes dans l'attente. Nous saurons plus tard que les Pères de l'Evêché ont été

promenés à travers la ville, menacés, dépouillés de leurs lunettes et de leurs montres, et ramenés fusil dans le dos.

Pendant le repas de midi, on vient réquisitionner nos véhicules pour les besoins de la Révolution. Un pasteur protestant et un employé de l'évêché, des herbes sur la tête et un rameau vert à la main — c'est l'accoutrement des mulélistes, — viennent nous faire la leçon: „Vous n'avez rien à craindre. Si on vous demande à manger, donnez ce que vous avez sur la table. Si on vous demande de l'argent, donnez. Si on a envie d'un objet, laissez-le emporter. Alors vous aurez la paix..." C'est tout-à-fait évangélique! Et nos véhicules s'en vont les uns après les autres: voiture des Sœurs, les deux voitures des Frères, les deux voitures de la mission, puis celle de l'évêché, et chaque jour les pièces de rechange du garage jusqu'à épuisement.

Les bandes n'ont fait encore que nous dépouiller; l'une d'elles menace de tuer. Nous restons dans nos chambres. Les abbés, très courageusement, ont accepté de traiter avec les révolutionnaires. Mais on a besoin d'une clef de contact, et le P. Desmet, le supérieur, se présente. Il est condamné à mort et le soldat doit le viser à la tête. Le Père doit déposer à terre sa montre et ses lunet-

tes. (C'est la règle: les initiés mulélistes ne peuvent rien recevoir de la main à la main, sous peine de perdre leur puissance: ils ramassent à terre, la terre a purifié l'objet). Le Père fait le sacrifice de sa vie; le tireur est à six mètres; le coup rate; l'homme arme de nouveau: le Père tombe, mais il ne perd pas connaissance: il s'attend à être découpé en morceaux comme cela se faisait il y a deux ans; il attend que la voiture parte, mais elle n'arrive pas à démarrer: il a peur qu'on lui passe sur le corps. Enfin elle part. Libre, le Père se relève: il a l'épaule traversée par une balle qui, entrée sous la clavicule, est sortie par le creux de l'omoplate. Cela peut être grave dans les conditions où nous nous trouvons: on ne peut compter sur un médecin, et nous n'avons que peu de matériel de pansement. Le P. Desmet, assez ému, surtout d'avoir à recommencer une autre fois, est hospitalisé chez le P. Pierre, qui le panse et le veille.

Mais les visites continuent et on tiraille tout autour de la mission. Nous nous donnons encore une absolution et nous attendons... mais le cœur fait bien mal...

Le soir, les autorités viennent s'excuser: „l'ordre a été donné de respecter les missionnaires". Oui, mais les anarchistes ne tiennent pas compte des ordres et, en ce moment, ils sont les maîtres de la ville.

LA CHAPELLE-MEMORIAL DE GENTINNES

Notre Province de Belgique a conçu le projet d'élever, dans le parc de Gentinnes, une chapelle en souvenir de nos confrères massacrés à Kongolo. Le 15 juin 1963, la Presse catholique belge lançait une souscription, et S.S. le Pape, S.M. le Roi des Belges et les plus hautes personnalités civiles et religieuses du pays patronaient ce projet. Depuis, celui-ci a pris forme. Il s'agit d'un édifice de 26 m. de long sur 21 de large, pouvant contenir 200 personnes. Le mémorial proprement dit s'adossera au mur droit de la façade. L'ambiance sera surtout créée par une grande verrière partant du sol et orientée à l'Est. Le style sera sobre et dépouillé. Tout convergera vers l'autel, tourné vers le peuple. Sur la stèle servant de clocher et soutenant l'auvent seront gravés les noms des victimes avec leur lieu d'origine. La chapelle-mémorial sera avant tout un lieu de culte et un centre de pèlerinage.

Le but de l'entreprise est double: commémorer tout d'abord le glorieux souvenir des missionnaires de Kongolo et des autres victimes de la rébellion congolaise. Susciter ensuite les prières et la générosité des visiteurs en faveur de ce pauvre diocèse de Kongolo, où les missionnaires, le P. Darmont en tête, sont rentrés par trois fois et par trois fois en ont été chassés.

Les corps des martyrs de Kongolo ont été jetés dans le fleuve: ils n'ont donc pas de tombes où l'on puisse venir se recueillir. La chapelle-mémorial de Gentinnes en tiendra lieu, et c'est de ce glorieux tombeau que partira la résurrection de Kongolo.

Les trois Frères du collège se retrouvent ce soir chez nous: Le Fr. Floribert qui est à bout de nerfs, le Fr. Edmond qui a été traîné au quartier général et qu'on voulait abattre, le Fr. Alexis que les „vieux” ont caché chez eux et qui a le cerveau meurtri: y a-t-il hémorragie? est-ce une fracture de vertèbres?...

Il ne faut pas compter sur le personnel; ces braves gens sont terrifiés et se terrent dans leurs cases. Alors le Fr. Mono, 77 ans, dont 40 à Kindu, enlève son appareil acoustique pour ne rien entendre, s'affaire au jardin et à la cuisine: sans lui, nous serions peut-être restés une semaine sans manger!

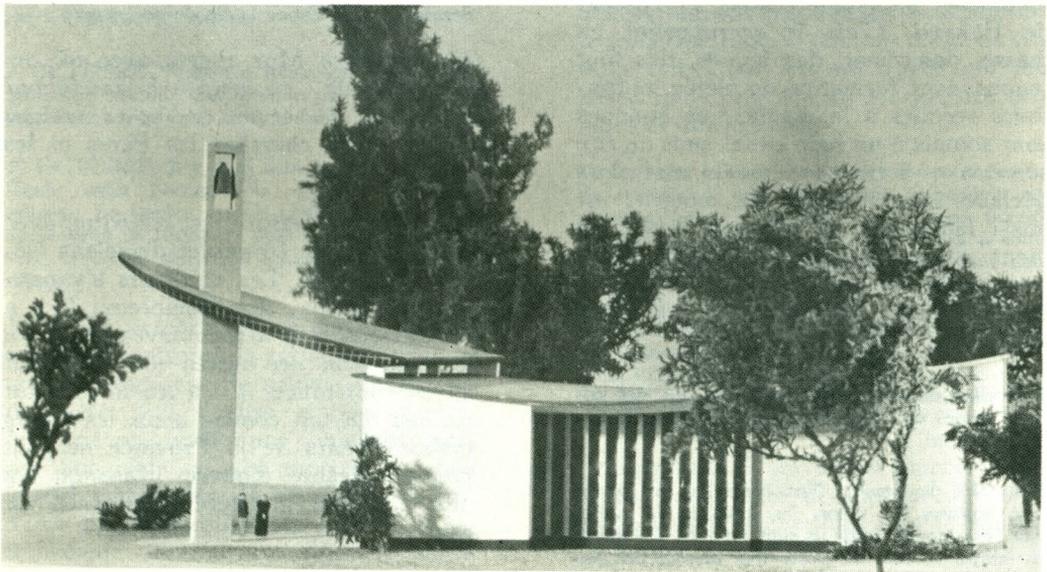
Autre problème: Nous avons chez nous l'abbé Gaston, aumônier militaire connu comme tel. Bien sûr, il a remplacé sa tenue d'officier par sa soutane dès la disparition de ses hommes, mais n'allons-nous pas avoir une perquisition? Son ordonnance nous encombre davantage encore, avec son équipement. Il faut prendre des mesures et écarter l'homme. Mais, dès le lendemain, il est arrêté et questionné: on vient chercher l'abbé et les armes, qu'il faut alors tirer d'un puisard dans le jardin. Nous craignons tous d'y passer et nous allons nous préparer à l'église. Ce ne sera pas la dernière fois! Mais l'abbé revient: le général a arrangé l'affaire. La Sainte Vierge a bien dû faire quelque chose aussi... des cierges brûlent à longueur

de journée sur son autel. Toutefois, il nous faut prévoir un rationnement: le luminaire va manquer, ainsi que le vin de messe. Nous n'emploierons qu'un cierge à la messe et de l'eau seulement pour les ablutions. Pour la table, rationnement aussi. Nous sommes quatorze: 8 Spiritains, 3 abbés, 3 Frères Maristes. Il n'y a plus de réserves. Nous récupérons la basse-cour des Sœurs et celle des Frères. De temps en temps des amis envoient un plat aux abbés. Ce n'est pas le moment de faire les difficiles et de gaspiller...

Avec la permission des autorités, Mgr Pierre fait les funérailles du Fr. Lucien, qui est resté étendu, les bras en croix, dans la cour du collège, pendant 36 heures. Nous fournissons le cercueil, des vieux creusent une fosse, Monseigneur récite les prières, nous suivons la cérémonie de loin. Le Frère veille sur son collège. On dit que son meurtrier a été exécuté. Quant aux victimes du massacre, elles sont en grand nombre jetées au fleuve.

Et les jours passent, et les massacres continuent, et l'abattement nous accable. Mais nous prions. Nous devrions être en retraite, à cette date. Chacun a fait et renouvelé combien de fois la préparation à la mort!

Un, deux, trois dimanches, nous disons nos messes sans interruption à la cathédrale, et sans instructions, pour ne pas toucher à la politique. Il y a des fidèles, mais pas foule. Par contre, sur convocation, toute la population doit des-



Maquette de la Chapelle-Mémorial de Gentinnes

endre en ville pour assister à des exécutions spectaculaires faites en sacrifice devant le monument de Lumumba...

15 août. Cinq messes, sans instructions. Le soir, nous sommes conviés à un meeting à la Cité Lumumba. On nous a fait le reproche de bouder les réunions: cette fois, nous ne pouvons nous abstenir. Nous y allons, 12 de la mission, 4 de l'évêché. On nous donne des sièges à la tribune officielle. Il y a d'abord une partie folklorique, avec tambours, trépignements, danse du ventre... Puis une manifestation de l' „armée de la libération”: des hommes affublés de tout ce qu'ils ont pu prendre sur leurs victimes, tenues de paras ou d'officiers, ou même combinaisons de mécaniciens, et coiffés d'oiseaux empaillés, de plumes, de queues de panthères, de peau de serpents, de casques de pompiers, de bérets et de casquettes galonnées, mais tous au moins avec un morceau de peau de léopard: c'est la grande marque de l'armée! Les armes aussi sont disparates: pistolets-mitrailleurs, fusils de tous calibres, parfois simplement le canon ou un fourreau de baïonnette; beaucoup n'ont que la lance traditionnelle, ou des casse-têtes, des couteaux de jet ou de sacrifice. Des petits enfants de 12 ans font très sérieusement la police avec des lances...

Deuxième quinzaine d'août. A l'assaut de Bukavu. C'est le recrutement en masse, des vieux, des jeunes, des tout jeunes, avec formation accélérée, et toujours recours à la magie. Les hommes sont soumis à un bain rituel, puis on tire sur eux — à blanc! — et ils sont alors déclarés invulnérables. Le matériel est aussi immunisé, les camions lavés; on vient nous demander un pigeon, sans doute pour un sacrifice rituel, une consultation du sort: nous en donnons deux...

Nouvelles alarmantes d'Albertville, où des enfants armés de mitraillettes font la loi en ville... et la terreur!

Nouvelles de Samba. Nos confrères ont perdu leur voiture, les vélos, les montres, la radio, tout leur argent. Mais ils sont vivants. De temps en temps, le chef de poste leur envoie des patates, voire un poulet. On leur assure maintenant une garde.

Avec une lettre de remerciements pour notre „compréhension”, on vient nous enlever les instruments de la fanfare: c'est pour fêter la victoire prochaine de Bukavu. „Les choses nous quittent ou nous les quittons: aussi pourquoi s'y accrocher?”

Nous apprenons par la radio que „la bataille fait rage à Kindu pour la reconquête”! Information préfabriquée! Et nous devons plus que jamais pratiquer la vertu si nécessaire en Afrique; la patience dans l'épreuve.

9 septembre. — Un nommé Kasongo, ministre de l'information du C.N.L. de Brazzaville, nous est arrivé à Kindu. Il consigne chez eux les ministres, puis il organise un meeting où il décrète la mobilisation générale, même des enfants des écoles. Consternation universelle, révolte sourde de tout le peuple, mais aucune manifestation ouverte, puisque la ville est occupée par l'armée de la libération.

On nous demande de reprendre Kibombo, la population nous attend. Mais il y a encore dans la région des bandes incontrôlées.

On comptait sur la Conférence d'Addis-Abeba, mais les consolations sont maigres. On parle d'une avance de l'armée nationale, en vue de la reconquête. La grosse majorité de la population est maintenant pour le retour à la légalité. Il fallait faire l'expérience de l'occupation multilatérale! Maintenant, on a compris... Est-ce la dernière page? Est-ce la fin de nos maux?

15 septembre. Mgr. Pierre, avec un „ordre de route”, se rend à Lokandu par un bateau de service des voies navigables, pour y chercher les Pères et les Sœurs.

Un corps professoral est constitué avec des Pères, des Frères et d'anciens élèves du collège. Les étudiants s'annoncent nombreux, trop nombreux! Il y a les anciens, il y a les nouveaux, il y a les collégiens des autres villes qui sont ici en souffrance, il y a les filles. Sauf Kalima qui fait comme nous, les autres établissements de la Province ne sont pas en mesure d'ouvrir. Kasongo n'a plus ni Pères, ni Frères. Shabunda est ruiné...

L'armée populaire se met une fois encore en marche vers Bukavu, mais l'aviation détruit les

ponts. Tout le monde doit travailler à leur réfection. L'aviation revient, revient encore, et brûle les camions. Le découragement s'empare des combattants; le champ de bataille est couvert de gosses qu'on a fait avancer les premiers sous le feu des mitrailleuses. Kongolo est repris par l'armée nationale. Bientôt ce sera Samba, par le rail. De station à station soldats Mobutu et soldats Mulélé s'interpellent au téléphone: „Avez-vous des Américains? - Non. - Avez-vous des Chinois? - Non. - Alors pourquoi nous battons-nous?”

1er Octobre. Depuis le 15 août, un jeune Frère congolais est devenu fou. La tension nerveuse a été trop forte. C'est une croix supplémentaire pour la communauté. Il n'y a pas moyen de le soigner à Kindu et il est impossible de voyager. Nous avons demandé l'évacuation par la Croix-Rouge: refus! Et les crises s'aggravent, jusqu'à la furie. Enfin, les autorités locales le font conduire par route aux autorités de Stanleyville, pour le faire remettre à la Croix-Rouge. Départ ce matin, à l'aube, hélas en pleine crise: il a fallu le ligoter.

Dans la matinée, premier bombardement de Kindu. Panique indescriptible, même chez les fameux soldats parés de peaux de bêtes... et invulnérables. Nous enlevons nos montres, au cas où on viendrait nous prendre comme otages. Il paraît qu'à Uvira tous les Blancs sont otages et qu'on menace d'en fusiller un à chaque bombardement. La chose serait possible ici aussi.

2 OCTOBRE. Personne dans les écoles. Personne au travail. Une grande partie de la population s'est réfugiée dans la forêt.

20 OCTOBRE. Il y aura demain trois mois que Kindu subit l'occupation, chaque jour plus odieuse. La famine se fait sentir. Il n'y a plus de moyens de transport pour acheminer les vivres, et ce qui arrive est uniquement pour l'occupant.

Jeudi 29 octobre. A six heures, nous étions à l'oraison à la cathédrale, quand un fort contingent de soldats envahit la propriété, puis l'église et nous arrête. Nous devons fermer nos chambres, donner nos clés et nos papiers, et nous laisser embarquer. Il ne s'agissait pas d'une simple perquisition, mais d'un internement, par réaction contre la participation d'étrangers à la guerre des Noirs.

A l'hôtel „Relais” nous trouvons les confrères de l'évêché, cueillis les premiers; puis viennent tous les Belges et les Italiens. Les Grecs et les Portugais sont relâchés. Les trois Sœurs arrivent à leur tour et égrennent leur chapelet; on leur demande de rentrer leur instrument de prière et on nous fait fermer les bréviaires. Il faut garder le silence et ne rien faire jusqu'au soir, mais on ne peut nous empêcher de prier intérieurement.

Le soir, par rangs de quatre, on nous mène par la ville vers un lieu d'internement dans la rue la plus passante de Kindu. Il y a 23 civils, 17 Religieux et 3 Sœurs. Il y a là un lit: on le laisse aux Sœurs; les quelques fauteuils sont pris d'assaut. Les autres n'ont que le carrelage pour s'étendre: c'est très dur. Les garçons de la mission et les boys des messieurs apportent des couvertures et de la nourriture, et nous commençons notre prison avec bonne humeur, sous la garde de soldats en armes.

Puis arrivent les Pères et les techniciens de Kailo, de Punia, de Kasese. Nous étions 43, nous voilà 90. Alors on nous divise. Après la messe de la Toussaint, durant laquelle nous prions avec ferveur, les messieurs sont menés au Gîte C.F.L., tandis que les religieux, au nombre de 27, restent sur place; les Sœurs ont été reconduites à la mission le troisième jour. C'était un crime de détenir ainsi des femmes âgées qui ont passé toute leur vie au service des malades et des lépreux!

Et les jours passent, à ne rien faire entre l'appel du matin et le contrôle du soir. Cependant notre installation s'aménage: nous avons bientôt un matelas pour deux, du café chaud à toute heure, quelques livres. Nos gardiens sont convenables. Il n'en est pas de même chez les messieurs, qui sont sans cesse menacés par les Jeunesses Mulélistes. Quelques nouvelles nous parviennent: Samba est occupé par l'A.N.C. Mais il faudra bien encore 15 jours pour nous. On fait courir le bruit que les Américains vont massacrer toute la population.

Le mercredi 4, un avion tourne et retourne sur la ville, défiant les rafales de mitrailleuses et énervant tout le monde. Et toute la nuit, c'est l'exode vers la forêt: la ville semble morte... L'avion revient et mitraille à son tour. Nos gar-

diens sont surexcités. Combien plus ceux des messieurs: on les a tous mis pieds-nus, torse nu, alignés, menacés de flèches, frappés, la lance sur la poitrine, et la colère monte à chaque passage de l'avion.

15 h. 30. Une explosion dans le quartier de l'évêché. Aussitôt la voiture du général Olenka fuit vers le bac et embarque; les deux voitures suivantes restent sur la rive. Tous les soldats fuient vers le fleuve avec leurs lances et leurs casse-têtes. Nous n'avons plus de gardes. Et c'est la mitraille. Une longue colonne de blindés et de 35 canons traverse la ville, faisant feu des deux côtés sur 250 mètres. Trop tard pour attraper le bac, mais le bateau „Alfio” est coulé et tous les fuyards tués.

La colonne nous cherche. Nous sommes assis par terre dans un réduit, entre quatre murs, disant notre chapelet, serrés les uns contre les autres. Pas de mal! Et les autres prisonniers? Nous indiquons le Gîte C.F.L. Vite la colonne repart et arrive juste à temps. Les soixante messieurs se sont barricadés, s'abritant derrière lits et matelas et se défendant avec des bouteilles, mais ils ne pouvaient plus tenir.

La colonne, partie de Kongolo le 1er novembre, par la vieille route de Lubunda-Samba, a dû refaire les ponts ainsi qu'un bac sur la Lufubu, qu'elle a passée en une nuit, et a foncé sur Kibombo. Trop tard pour y sauver les trois Européens. Deux étaient morts; le troisième, M. Noël, avait reçu deux charges de fusil de chas-

se, dont une en pleine figure, et il respirait encore. Alors, sans s'arrêter, la colonne a foncé vers Kindu dans l'espoir de nous sauver, et elle a causé la surprise. Dès le lendemain, elle a filé sur Kalima, où sont emprisonnés 60 Blancs, dont 5 missionnaires, qu'on n'a pas amenés ici à cause de la famine.

L'ordre „très pressant” nous est donné d'évacuer immédiatement, car l'armée doit continuer sur Stanleyville et ne peut assurer notre protection. En attendant, nous sommes regroupés, pour la dernière nuit, dans les maisons qui entourent le Palais de la Résidence. Nous y retrouvons les messieurs, qui tous parlent de miracle.

Quelques minutes nous suffisent pour rassembler un peu de linge, boucler une valise et filer à l'aérogare. Nous abandonnons notre matériel de couchage et de cuisine, et, la plupart sans papiers, puisqu'on nous les a pris, nous nous laissons embarquer, qui vers Léo, qui vers Kamina et Elisabethville. Les consuls des U.S.A., de Belgique et de France sont là, avec des journalistes.

Au moment du départ, nous ne voyons pas le P. supérieur, qui est pourtant venu avec nous. Sans doute, à cause des larmes de Mgr Shindano, a-t-il réussi à filer à la mission...

Nous apprenons que les Blancs de Kalima sont délivrés et en route pour Kindu. Que va-t-il se passer à Kindu? Il y a des cadavres plein la ville, et la cité n'a pas encore été visitée par les troupes. Ce sont les Katangais qui vont faire le ratissage...

Bibliographie

L. DEISS - *Hymnes et prières des premiers siècles*. Edit. Fleurus, 264 pp. - Choix d'hymnes et de prières, dont la première partie concerne le Nouveau Testament, et la seconde les premiers siècles chrétiens.

J. LOEW - *Comme s'il voyait l'insaisissable*. Edit. du Cerf. Paris, 1964, 240 p. - Excellent ouvrage de spiritualité sacerdotale et missionnaire, basé sur l'enseignement de Saint Paul, et aussi sur l'expérience, bien connue, de l'auteur. Pourrait être l'équivalent moderne du célèbre ouvrage de Dom Chautard: *L'Âme de tout apostolat*. Très recommandé.

COMBLIN (JOSEPH) - *Echec de l'Action Catholique?* Coll. "Chrétienté Nouvelle". Edit. Universitaires, Bruxelles, Paris, 1961, 172 p. - La thèse de l'auteur est celle-ci: A vouloir trans-

porter l'A.C. telle quelle hors d'Europe, on en arrive à un démarçage inopérant. 1°) Elle manque d'audace apostolique, faute d'être délibérément voulue comme une action de l'Eglise missionnaire vers un monde non chrétien. 2°) Elle n'a pas atteint son âge adulte, en ce sens qu'elle n'est pas un apostolat vraiment laïc. Deux conclusions: 1°) La tendance des Mouvements à centrer leurs activités sur leurs propres membres les a rendus incapables de déboucher sur le plan des adultes et d'atteindre les plus engagés d'entre eux dans les tâches authentiquement laïques. 2°) L'excessive spécialisation de ces Mouvements les a vidés de toutes les réalités humaines. Cette thèse ne sera pas admise sans conteste. Du moins, ce livre fera réfléchir. (C. Dujardin, A.P.)